

# COUP D'ŒIL SUR LES SORTIES

Semaines cinématographiques des 8 et 15 novembre 2017

NOTRE CRITIQUE JEAN-JACQUES CORRIO

VOUS PARLE DES

FILMS À NE PAS RATER ...À VOIR SI VOUS AVEZ LE TEMPS ... OU À FUIR !

J'ai bien aimé

**CARRÉ 35**

Documentaire d'Eric Caravaca

France, 2017. 1h07

Sélection officielle, hors compétition, Cannes 2017



Sortie  
01/11

C'est avec beaucoup de pudeur que le comédien Eric Caravaca nous introduit dans sa famille et nous fait part d'un drame dont il n'a rien su pendant très longtemps : la mort, en 1963, avant sa propre naissance donc, d'une sœur aînée âgée de trois ans.

Après avoir appris l'existence de Christine ainsi que son décès, Eric Caravaca n'a eu de cesse de connaître la vérité sur cet épisode familial aussi douloureux que tabou puisque personne n'en parlait jamais.

Il a enquêté, recherché des documents, essayé de retrouver le plus possible de témoins, en plus de ses parents. Tout cela pour découvrir que Christine était trisomique et avait souffert d'une malformation cardiaque, « la maladie bleue », souvent associée à la trisomie.

Pourquoi cette enfant a-t-elle été ainsi « effacée » par ses parents ? Pourquoi ce silence, ce déni obstiné ? Eric Caravaca a voulu le savoir. C'est cette enquête au sein de sa propre famille qui constitue le film. À noter, et cela redouble la force du film, que l'histoire familiale se mêle ici à celle de la colonisation, puisque les Caravaca ont vécu en Afrique du Nord - Maroc et Algérie - au moment des combats pour l'indépendance. Et il est frappant de voir qu'un phénomène d'occultation, de négation, frappent des parents face à la perte de leur fille et un pays, la France, face à des crimes commis par ses soldats au Maroc et en Algérie.

Ce documentaire très particulier peut se regarder comme une enquête policière, avec des moments de grande émotion, notamment celui où Eric Caravaca pousse dans ses derniers retranchements sa mère cadenassée dans le déni.

Sortie  
08/11



J'ai beaucoup aimé

WE BLEW IT

Documentaire de Jean-Baptiste Thoret  
France, 2017. 2h17

Spécialiste du cinéma américain, particulièrement, de ce qu'on a appelé *le Nouvel Hollywood*, Jean-Baptiste Thoret s'est rendu aux Etats-Unis il y a deux ans pour préparer un documentaire sur le sujet. Sur place, il s'est trouvé immergé dans la campagne présidentielle de novembre 2016. Comprenant que Trump avait de grandes chances d'être élu, il a alors fait bifurquer son projet dans une autre direction, qu'on pourrait résumer à cette question : mais comment l'Amérique du *Flower power* a-t-elle évolué pour en arriver à élire d'un individu comme Trump ?

D'où le titre du film, tiré d'une (célèbre) réplique d'*Easy Rider* : "We blew it", en français : on a foiré !

Impossible de résumer le film. Il est très riche, part dans plein de directions et rappelle bien ce qu'ont été les années 60-70 : un véritable âge d'or pour la jeunesse et pour la création artistique ! Bouffée de nostalgie garantie pour celles et ceux qui ont vécu cette période, et formidable découverte pour les générations suivantes ! À noter que si on arrive assez facilement à dater le début de cette époque (1963, l'année de l'assassinat de Kennedy) on ne sait pas trop quand elle a pris fin...

Le film nous fait circuler d'est en ouest sur les routes et les autoroutes des USA d'aujourd'hui, au milieu des grands espaces. Nous empruntons un bout de la mythique Route 66. Nous rencontrons une foultitude d'américains divers et variés : de nombreux cinéastes (Michael Mann, Paul Schrader, Peter Bogdanovitch, etc..), des personnalités comme Bob Mankoff, cartooniste et éditeur au *New Yorker* ou Ronee Blakley, comédienne et chanteuse ayant joué dans *Nashville*, mais aussi des anonymes : un homme qui a vécu à fond la période *Sex, drugs and rock'n'roll* et qui s'appête à voter Trump ; une mère de famille qui milite pour le milliardaire au sein des Républicains ; un vieux barbier qui participe activement à la renaissance de la Route 66 depuis sa bourgade de l'Arizona ; des habitants de Goldfield, petite ville plus ou moins abandonnée du Nevada ; des vétérans du Vietnam, touchés par l'agent orange... Bref, des gens que le pays a oubliés et qui n'ont que les *conventions* pour se réunir et parler entre eux.

Mais au fait, qu'est-ce qui a foiré ? On ne sait pas trop, finalement. Faut-il accorder du crédit à ce protagoniste quand il affirme que dans ces festivals pop, comme dans les mouvements de contestation de l'époque, le plus important n'était peut-être pas de chercher à changer la société, mais plutôt de trouver avec qui coucher ? Est-il envisageable aujourd'hui, de voir renaître cet état d'esprit ? Difficile d'y croire, même si l'émergence de Bernie Sanders sur l'échiquier politique peut donner un semblant d'espoir.

On peut être irrité par certains partis pris de *We blew it*, ou en désaccord avec certains choix. Mais on ne peut que remercier Jean-Baptiste Thoret pour ce documentaire d'une grande richesse qui, tout en n'étant en rien un film à thèse, devrait permettre au public français de mieux comprendre ce qu'ont été les Etats-Unis des années 60-70 et ce qu'ils sont devenus aujourd'hui.

[Critique complète ICI](#)



Sortie  
08/11

J'ai bien aimé

**EN ATTENDANT LES HIRONDELLES**  
Réalisation : Karim Moussaoui  
Avec Mohammed Djourhi ; Sonia Mekkiou,  
Medhi Ramdani  
France, 2017. 1h53  
Sélection Un Certain Regard, Cannes 2017.

Il y a un peu plus de deux ans, un moyen-métrage de 47 minutes était, malheureusement, passé presque totalement inaperçu. Il avait pour titre *Les jours d'avant* et Karim Moussaoui comme réalisateur.

C'est avec plaisir qu'en mai dernier, à Cannes, on a retrouvé ce quadragénaire algérien dans la sélection

*Un Certain Regard* avec, cette fois-ci, un long-métrage : *En attendant les hirondelles*. Dans ce film, Karim Moussaoui a fait le choix de raconter l'Algérie contemporaine au travers de trois récits mettant en scène des personnages d'âges différents. Film à sketches, donc, mais dans lequel les trois histoires s'enchaînent de façon subtile, sans aucune coupure brutale.

Dans la première, Mourad, promoteur immobilier d'une soixantaine d'années, s'aperçoit que beaucoup de choses sont en train de lui échapper. Dans la seconde, Djalil, son chauffeur, est amené à conduire vers son mariage à Biskra une jeune fille, Aïcha, avec qui il a été sentimentalement lié dans le passé. Enfin la troisième est centrée sur Dahman, un médecin, qui avait été "convoqué" par des terroristes et avait assisté, sans broncher, au viol collectif d'une femme. L'ayant retrouvé, celle-ci veut qu'il reconnaisse comme sien le fils qu'elle a eu suite à ce viol.

C'est sans jugement personnel, en observateur, que Karim Moussaoui montre une Algérie figée, où rien ne bouge vraiment, une Algérie absente des Printemps arabes, une Algérie qui, peut-être, attend la mort de son vieux président pour mettre en avant la jeunesse de son peuple.

Sortie  
08/11



J'ai bien aimé

**MARGARET**  
Réalisation : Rebecca Daly  
Avec Rachel Griffiths, Barry Keoghan  
Irlande, 2016. 1h36

*Margaret* est le deuxième long-métrage de la réalisatrice irlandaise Rebecca Daly. Le premier, *The other side of sleep*, avait pour thème le somnambulisme. Ici, il est question d'amour maternel. Un couple séparé, un enfant qui disparaît: cela fait penser à *Faute d'amour*, le récent film de Andreï Zvyagintsev.

Mais de ce point de départ commun, Rebecca Daly fait quelque chose de totalement différent : une peinture, à la fois sensible et sans concession, d'un sentiment maternel ambigu qui finit par naître chez une femme n'ayant pratiquement jamais eu de liens avec son fils, Patrick. Après avoir appris la disparition de ce fils, elle se prend en effet d'affection pour Joe, un gamin de 17 ans, violent et sans repère, qui a quitté sa famille et qui zone au sein d'une bande. Jusqu'où cette affection, dans un premier temps très maternelle, va-t-elle pouvoir aller alors que Matt, son ex mari, se montre lui aussi très ambigu ?

Rebecca Daly excelle à créer une grande tension et à la maintenir tout au long du film. Malgré quelques lourdeurs (par exemple, un insistant rapport à l'eau - piscine, lac, baignoire –chez Margaret et Joe, sans doute, pour signifier que ces deux personnages sont sur le point de se noyer) on arrive à faire fi du caractère assez peu crédible de l'histoire, à s'attacher aux personnages, à ce trio formé de Margaret, Matt et Joe, où chacun a ses blessures et s'efforce de les soigner à sa façon.

Manifestement, il faudra suivre avec attention la carrière de Rebecca Daly ! D'ailleurs depuis *Margaret*, elle a réalisé *Good Favour*, présenté il y a deux mois au Festival de Toronto.

## J'ai beaucoup aimé



Sortie  
15/11

### KHIBULA

Réalisation : George Ovashvili  
Avec Hossein Mahjub, Quisvard Manvelishvili  
Géorgie/ Allemagne/ France, 2017. 1h38

Dans ses deux premiers longs-métrages, *L'autre rive* et *La terre éphémère*, le réalisateur géorgien George Ovashvili portait son attention sur des gens ordinaires, pris dans le conflit entre la Géorgie et l'Abkhazie.

*Khibula* s'intéresse à une figure historique, Zviad Gamsakhourdia, premier président démocratiquement élu dans une ex-république soviétique, en l'occurrence la Géorgie. Il se situe au moment où celui-ci, destitué par un coup d'état et en exil, se pense capable de reprendre le pouvoir. Mais en faisant de lui la figure centrale de son film, George

Ovashvili n'entend pas faire un classique *biopic*. Il veut explorer l'état de leader politique. D'ailleurs, il fait le choix de ne pas nommer son personnage - il est simplement « *le Président* » - pour mieux en faire un personnage universel.

S'introduire dans les pensées d'un leader politique autrefois très puissant, mais désormais en train de perdre de sa superbe, rendre compte de la manière dont il se comporte vis-à-vis aux autres et dont lui-même se perçoit : Ovashvili n'a pas choisi la facilité ! Mais il est parfaitement arrivé à atteindre ce but. *Khibula* apporte la confirmation qu'il fait désormais partie des grands réalisateurs de notre époque.

Critique complète [ICI](#)